

Tendresse, émotion et rêverie. Ce que fait l'éducation artistique

Je suis régulièrement invitée à présenter les politiques et les bienfaits de l'éducation artistique et culturelle dans des réseaux culturels, éducatifs et socioculturels. Les normes de communication étant ce qu'elles sont dans une société où domine la « pensée power point », j'apporte souvent avec moi quelques diapositives, pleines de mots, de tableaux, de puces et autres figurations graphiques de la pensée. J'essaie de les rendre aussi peu austères que possible, mais j'ai souvent remarqué qu'une approche théorique exigeante, à condition qu'elle soit présentée avec clarté, intéresse davantage que les simplifications que j'ai parfois préparées dans un esprit de vulgarisation. Ainsi, la différence entre expérience esthétique et expérience artistique suscite toujours beaucoup d'attention. Peut-être répond-elle à des questionnements personnels, intimes, sur le sens de l'expérience vécue face aux œuvres et sur la confrontation personnelle à l'élaboration d'une forme, dans son langage propre, dans ce défi qu'elle porte à la fois par sa singularité profonde et par sa capacité à faire sens pour chacun. Peut-être les personnes auxquelles je m'adresse éprouvent-elles cette émotion esthétique qui s'empare parfois de moi quand la pensée est si juste qu'elle en devient belle, belle non pas comme un « rêve de pierre », une œuvre d'une glaçante perfection, mais belle parce qu'elle ouvre en nous des abîmes de rêveuse réflexion, parce qu'elle nous fait approcher une chose précieuse, infiniment dense, qui parfois vient du plus profond de l'enfance.

Je me trouvais il y a quelques semaines dans un colloque à l'étranger, et le fait d'être loin de la sphère académique française m'a donné envie de commencer par des images, et non par des phrases, des puces et des schémas. J'ai choisi deux images qui pour moi cristallisent l'idée d'éducation artistique, et j'ai réfléchi aux raisons de ce choix électif. La première image provient du blog du collectif « Pour l'éducation par l'art », dont je fais partie depuis 2013, année où la confusion entre éducation artistiques et enseignements artistiques était, une fois de plus, à l'ordre du jour de l'agenda politique. La seconde image résulte d'une assez longue quête : je cherchais, avec François Deschamps, un visuel qui puisse signifier ce qu'est l'éducation artistique, pour le livre que nous allions consacrer à ce sujet. Comment dire l'éducation artistique autrement que par des formules ? Quelle image peut rendre compte des réalités et des émotions vécues dans les projets qui réunissent enfants, artistes et enseignants ?

La première image m'avait frappée par sa beauté. Au premier plan, un bras, une main qui esquisse un geste tendre, comme une caresse sur la joue d'une jeune fille aux yeux plissés par un sourire. Je pense à ce que disent tous les enseignants qui ont dans leurs classes des adolescents et des pré-adolescents : l'appréhension et la difficulté du contact corporel, la pudeur propre à cet âge, et ce qu'il faut atteindre de simplicité pour pouvoir se toucher sans que ce contact soit surchargé de normes, de gêne, d'interprétations de diverses natures. La jeune fille déploie avec ses mains un geste gracieux, comme un mouvement dansé. Elle ouvre un espace imaginaire, entre elle et les autres. En arrière-plan, un garçon aux joues rondes et au regard rêveur, à la fois dedans et dehors. Entre eux, un regard, une autre jeune fille dont les yeux sont tournés vers l'adolescente qui sourit à celle ou celui qui touche son visage. Le jeu des regards, la délicatesse des gestes, l'élaboration commune d'une forme harmonieuse me font penser à tant de moments de beauté, créés et vécus dans l'instant, partagés avec les enfants, auxquels j'ai pu assister. C'est fragile et en même temps éternel.



La deuxième image provient d'une vidéo tournée dans le cadre d'une résidence d'artiste dans une école maternelle de Lyon. Ce sont les petits « explorateurs du bureau de l'image », projet artistique proposé par Camille Llobet, invitée par Enfance Art et Langages, structure qui a depuis, hélas, disparu. Derrière eux, de longues bandes de papier sur lesquels ils ont transcrit une bande son créée par l'artiste. Au moment où l'image est extraite de la vidéo, ils sont en train de reproduire avec des bruits de bouche la bande son qu'ils écoutent au casque. C'est une autre forme de transcription, dans ce mélange de jeu et de sérieux, de présence à soi propres à l'enfance. Je suis consciente que l'image fixe crée un sens différent de celui de la vidéo dont elle est artificiellement séparée. Mais peu importe, car c'est pour moi un support de symbolisation. Quatre petits garçons sont alignés, tous différents dans leur apparence et leurs attitudes. Celui qui est à gauche est rectiligne, un peu timide, un peu gauche. Ses yeux sont baissés sur un large sourire, il est comme tourné vers lui-même dans une rêverie intérieure. Son voisin au pull rouge vif, le nez retroussé, les yeux pleins d'étonnement, semble sidéré par ce qu'il entend. Il en est littéralement bouche bée. À sa droite, un petit bonhomme, fin comme une musaraigne, lève haut les épaules, rassemble ses deux bras et semble s'exclamer : mais quelle énorme surprise ! Près de lui, le buste tourné sur un déhanché, les mains gracieusement croisées, le dernier petit garçon lève la tête, tourne les yeux et regarde ailleurs, comme en transe. La rêverie, l'étonnement, l'émotion, l'extase. Tout (ou presque) ce que peut susciter l'art dans les expériences qu'il nous donne à vivre. Ces quatre petits poucets égrènent leurs bruits, leurs respirations, à la fois seuls dans leur aventure intime et ensemble dans le plaisir de faire et d'éprouver

[Voir et écouter la vidéo de l'atelier sur le site d'Enfance Art et Langages](#)

Combien de fois ai-je ressenti cette beauté, cette justesse, cette intensité ? Je me souviens de cette tente construite dans une salle de classe maternelle. Il fallait y entrer à quatre pattes et, sous une voûte bleue, d'étranges et fantastiques êtres, pendus à des fils invisibles, venaient nous caresser la tête. Je me souviens des « waaah ! » d'admiration poussés par des écoliers en regardant des œuvres photographiques contemporaines : une petite fille dormant sur un canapé, un arbre sombre dans la nuit, les bocaux d'un muséum où les créatures conservées dans le formol se déployaient comme des anges. Je me souviens de cet adolescent, à la fin d'une reprise de Goldoni mise en scène par Giorgio Strehler, torse nu, faisant tourner son T-shirt au-dessus de sa tête, et criant « Arlecchino ! Arlecchino ! » Je me souviens de m'être, avec quelques lycéens, endormie et réveillée dans Shakespeare (huit heures, tout de même, ce *Henry IV*). Je me souviens des jeunes filles des ateliers théâtre, dressées, hiératiques, intenses, comme si leur vie se jouait à ce moment-là. Je me souviens

de ce jeune homme, dans son fauteuil, jouant sur scène le traumatisme initial de sa naissance. Je me souviens de ces étudiants, disant *Incendies* comme si Wajdi Mouhawad l'avait écrit juste pour eux. Je me souviens des adolescents des *Rêves dansants*, révélant leur beauté après avoir traversé la danse de Pina Bausch. Je me souviens d'avoir chanté à l'entracte, en attendant mon tour dans les toilettes du Théâtre d'Aix-en-Provence, des airs de la *Flûte enchantée* avec les enfants des écoles invités à la répétition générale. Je me souviens de mon angoisse à l'idée de jouer, des fous rires, de la fraternité de mon atelier théâtre du collège. Je me souviens de cette enquête sur les effets de l'éducation artistique, où je demande à un enfant de sixième ce que représente pour lui l'atelier théâtre : « le bonheur », me dit-il.